

La nuit de la fausse lune

Pierre Turgeon

Volume 33, numéro 3 (195), juin 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, P. (1991). La nuit de la fausse lune. *Liberté*, 33(3), 56-64.

PIERRE TURGEON

LA NUIT DE LA FAUSSE LUNE

Afin de savoir pourquoi les aurores boréales brouillent leurs communications, les Américains utilisent un satellite pour bombarder le ciel avec une matière radioactive. Résultat: derrière le hublot du Tristar, il y a deux lunes, une fausse et une vraie. Quand les astres eux-mêmes nous mentent, débute l'époque de toutes les erreurs. Quelque part ailleurs sous cette lune illusoire, un autre avion emporte vers Genève le secrétaire général de l'ONU qui cherche à éviter une guerre avec les Babyloniens.

Quand les réacteurs ont grondé, j'ai regardé dehors: un crocodile battait la mesure d'un tango avec sa queue dessinée, bien entendu, par un artiste consciencieux des studios Walt Disney. Par un autre hublot, j'aperçois les côtes saignantes de la France sous les estafilades du soleil. Marseille est déjà passée, l'Afrique se bouscule dans une odeur de girafes et de Kilimandjaro éteint. Au loin le pôle Sud, ses cimetières marins et ses pingouins cannibales. Y a-t-il, sur cette petite planète, un seul endroit où je sois à l'abri des regards de l'idole? Elle me poursuit depuis cette nuit à Paris, où je l'ai vue endormie et terrible, fœtus dans le liquide symbiotique de ma conscience.

Découvrir que jamais aucune phrase n'exprimera la solution au problème de l'existence, que même lancés par des mains divines les dés du langage n'ont aucun pouvoir

divinatoire, puis s'asseoir à une table couverte de cernes de café et se mettre à compter les passantes qui ont des bas de soie noire et celles qui portent des jeans pour le compte d'une compagnie de crème épilatoire, chercher à échapper aux souricières de la mémoire, se tenir sous l'eau avec une antenne qui émerge pour lancer des messages radio à un espion qui campe sur un iceberg, tout cela afin de trouver la contradiction qui fonde le concept, voilà une tâche qu'aucun gardien de plage ne peut m'envier, même s'il doit subir les assauts de chiots sur ses chevilles nues. À chacun ses vacances.

La maladie me révèle l'envers de mon masque, elle retourne mon visage d'un geste brusque pour découvrir les dessins inscrits à minces traits de nerfs et de muscles. La fièvre se propage en cercles. Les gargouilles se teignent les cheveux de rose sous les feux du soleil levant. J'aspire à la fin de mon empire sur le monde. Le trou klaxonne avant de vous happer. On se retourne, on ne voit rien et on continue sa course, indifférent, se disant: d'où vient ce son? Le trou invisible ne vous laisse pas le temps de trop réfléchir. Bientôt vous êtes passé de l'autre côté, parmi les objets, et malgré vos mouvements réguliers vers la maison, vous avez cessé d'avancer.

Nous sommes tous des monstres. Nous n'avons pas de visage. Nous ne voulons pas voir derrière les masques. Personne ne se remettrait du choc.

La littérature excite encore, dans le genre dégustation de cervelle. Ça passera, cette mode. Ne resteront que des dessins animés par ordinateur.

Tu n'es pas assez près de ton corps, me disait-elle. Au contraire, je le dévore, je le laisse vidé de sa substance. Je suis une tortue au pays des serpents.

La planète nous appartient. Nous sommes ses anges et ses démons. Que la foudre me suce la dernière goutte de sperme, que l'orage de mes fusées à tête chercheuse se déchaine. Je suis happé par un orgasme astronautique. Le présent s'écroule dans le charnier du passé. Cette destruction générale me console de l'idée que bientôt le monde continuera sans moi.

Les grandes idées éternelles font de la mauvaise littérature, elles se résument à des évidences: «tout n'est que rêve», «l'homme est bien peu de chose», «la mort est notre lot commun». Pour écrire, j'aimerais utiliser le pouvoir des mots eux-mêmes, ne pas hésiter à mentir, ne pas viser l'éternel, mais le fugace, l'accidentel.

L'évasion est l'illusion inverse de l'enfermement, mais aucune porte ne s'ouvre ni ne se ferme vraiment.

Il faut creuser chaque minute pour prolonger le peu qui nous reste. Partout on travaille à la destruction des messages contenus dans les chaînes d'ADN. À en pleurer! Pas même un virus ne subsistera dans la soupe radioactive. Ces circonstances déprimantes ne prévaudront pas contre ma pensée formée chez les jésuites du collège Sainte-Marie.

J'aime la liberté à condition que rien ne change. Je n'ose courir les risques essentiels. Je demeure face à la porte close de ma peur, de ma respiration bien contrôlée d'où les sanglots ont disparu pour toujours. Je me tiens le plus possible entre la conscience et l'oubli. J'ai le talent de dépenser plus que je gagne, de parler plus que je pense, de rêver plus que je dors et de tuer par violence douce les passions que me visitent. Suicide pas utile, déjà fait par balle antidotée.

Je dois effleurer légèrement les marches, sinon le mince escalier de balsa s'écroulera sous mon poids. Le *chip* de

silicium nous promet douceur et saveur, authenticité électronique et visage souriant sous les décombres atomiques.

Ces lignes, je les écris malade, fiévreux. Les supprimerai-je pour autant? Dois-je récuser une pensée qui serait le symptôme d'une fatigue ou d'une infection virale?

Ma crainte de la maladie, de la dépression m'empêche de me dépasser.

Bizarre, l'écriture? Oui, mais parler, quelle perte de temps! Ces interminables bavardages se résument le plus souvent en une ou deux phrases écrites.

Le manuscrit est le miroir où la pensée se cherche, par-delà les interruptions, les distractions, les oublis.

Ne pas savoir à qui on s'adresse: la plus étrange et la plus nécessaire condition de l'écriture.

Qui s'explique ses conversions, ses épiphanies où il passe d'une vision du monde à une autre? Je ne sais plus quand, ni pourquoi, j'ai cessé de croire en Dieu. Je me découvre incapable de reconstituer — et donc de vérifier — le raisonnement qui m'a conduit à l'athéisme. Je ne sais pas pourquoi je pense ce que je pense. Et je le sais de moins en moins.

On atteint la limite de l'humanisme de bon aloi quand il faut mépriser sa propre souffrance. Dans la mesure où on la partage avec d'autres hommes, elle débouche sur la politique. Si on la fait taire, on trahit les autres.

La mouette: une main coupée qui s'ouvre et se referme en plein ciel, au-dessus de la glace translucide du Richelieu ocellée de neige mate et grise.

Toujours plus vieux, plus enfoncé dans la terre. Jusqu'au torse maintenant. C'est l'enlissement. La genèse à l'envers. Nous sommes sortis de là et nous y retournons.

Cette nuit, je me suis souvenu de toutes les fleurs de ma vie: celles de l'éden floridien de Cypress Garden, les pensées jaunes et noires de Saint-Gabriel; les roses que j'ai plantées l'été dernier. Et si, au terme de ma vie, ne comptaient que ces parfums, plus quelques notes de musique?

Le *Quatuor à cordes* de Webern. Quelle désolation! La comédie est finie. Nous sommes inconsolables. Même si nous recomposons notre sourire en nous disant que nous allons nous en sortir, que le bilan ne peut pas être si négatif. Toute vie se termine par une faillite, quand les huissiers viennent poser leurs scellés sur nos lèvres et nos yeux.

Selon Xénophane, la terre, sous nos pieds, est infinie, rien ne la supporte, ni tortue, ni arbre cosmique, ni force gravitationnelle; on peut la creuser éternellement sans rien trouver d'autre que du roc et de la glaise. Idée étrange. Plus rassurante que celle d'une planète sphérique suspendue dans le néant. Dommage qu'on ne puisse choisir sa cosmologie pour des raisons thérapeutiques plutôt que scientifiques.

Les hommes veulent vivre, mais plus encore ils veulent mourir, et ils engendrent des enfants pour laisser derrière eux d'autres destins de mortels. Voilà ce qu'affirmait Héraclite. Mais comment le philosophe du feu a-t-il lui-même fini ses jours? Dévoré par les chiens après qu'il se fut recouvert le corps entier de bouse de vache pour se guérir de l'hydropisie (épanchement de sérosité dans les cavités du corps) Noyé de l'intérieur, donc, ce pauvre Héraclite. Le visage bouffi, le ventre gonflé. Une mort anti-thétique s'il en fut.

Toutes ces images me traversent. Même quand je ferme les yeux, les ondes déferlent dans mon cerveau transformé en téléviseur. Pour que cesse ce déferlement, il faut quitter l'éther, s'enfoncer dans le roc.

Il y aura toujours assez d'espace pour tout le monde. Dehors, c'est la nuit, et plus loin, glacées, les étoiles.

J'erre dans une ville construite au milieu d'une immense grotte souterraine. Toutes les rues aboutissent à des parois de granit. Les habitants, hallucinés, croient tous qu'ils se trouvent au bord de la mer. J'essaie de démasquer, parmi eux, nos geôliers. Je soupçonne les propriétaires d'un restaurant français que j'interroge longuement sur leur passé. Des petits tunnels, trop étroits pour laisser passer des êtres humains, permettent à des animaux domestiques terriblement mignons, produits sans doute de la biogénétique, de s'avancer dans la ville où on les prend et on les flatte, avant de s'en nourrir.

Deux femmes se rencontrent chez un disquaire. L'une capture l'autre et la séquestre chez elle. Elle l'attache et la bâillonne. Quand elle lui libère la bouche, c'est pour l'obliger à inventer des poèmes qu'elle publie ensuite sous son propre nom. Avec comme titre: *Le Perroquet*.

Sans l'erreur, la poésie pourrait-elle exister? Voir les réflexions de Paulhan sur le langage des enfants. Un langage descriptif parfait éliminerait la poésie. Quand on veut produire du texte littéraire avec un ordinateur, on est obligé d'introduire le hasard dans les enchaînements entre les mots.

Tous ces reflets, je les déclare miens, en dépit des années qui les séparent, et le miroir fonde ainsi mon identité.

De même, le style n'est rien d'autre que le narcissisme d'une certaine voix intérieure.

J'aurais mieux fait d'aller marcher, j'aurais sué mon venin au dehors, au lieu de le répandre sur cette page.

Sur la Tausend, des *osties* vendent des calots, des casquettes et des médailles de l'ex-RDA. D'autres font des tours de magie. Autour de la cathédrale Kaiser Wilhem, cette ruine qu'on refuse de restaurer, des pacifistes tiennent des bougies à bout de bras. Le Mozart de mon walkman me permet de marcher sur un nuage. À travers l'eau et le feu, comme dans *Die Zauberflöte*.

Seule l'écriture peut structurer une existence privée de cadre extérieur. En même temps elle m'entraîne toujours plus loin dans la folie.

À Berlin, un ami me raconte qu'on a ouvert le bunker d'Hitler en démolissant le mur. La Sprée avait envahi de nombreuses salles, et il ne restait plus grand-chose à voir. On l'a bientôt enseveli de nouveau pour éviter que des pèlerinages néo-nazis s'effectuent sur le site. Tant mieux. Je n'aurais pas aimé qu'on expose au grand jour les décors de mon *Bateau d'Hitler*.

Mon esprit positif me vient de mon père, commerçant et voyageur de commerce. Moi-même, j'ai été en affaires, et je devais alors sourire pour séduire les clients ou le banquier. À présent je liquide systématiquement ma galerie de masques.

Hypocrite, moi? Mais comment pourrais-je dissimuler mes idées, puisque je ne sais même pas ce que je pense?

Philosopher: un baiser dans un miroir. Une caresse, un

élan de l'amour tout intérieur de la méditation, la volupté de la sagesse.

Les plus dangereux des sophistes sont les sceptiques par haine pure de la philosophie.

Au lieu de dire: «je veux écrire», ce qui est terrifiant, se dire: «je vais m'asseoir à ma table de travail pendant trois heures, et je verrai bien ce qui arrivera».

Novalis: «Ne faudrait-il pas que le suprême principe contienne dans sa proposition le suprême paradoxe? ... Un principe qui exciterait sans cesse notre activité, mais jamais ne la fatiguerait, qui ne nous laisserait jamais nous y habituer. Selon les légendes anciennes, les légendes mystiques, Dieu est quelque chose comme cela.» À rapprocher du koan zen.

Durant un concert à Jérusalem, une alerte oblige le public à mettre les masques à gaz et l'orchestre à se réfugier en coulisses. Mais Isaac Stern revient sur scène, seul et sans masque. Et il se met à jouer du Bach aux survivants d'Auschwitz, qui l'écoutent, les yeux agrandis par les lunettes de leur masque.

Mort, viens me chercher, note après note, jusqu'en bas de l'escalier où je cherche ta guitare brisée. Mort, ne m'envoie pas les géomètres de la douleur. Je t'invite en amie, un jour de grand soleil, alors que le vent ridera la baie. Je sauterai dans ton canot, les rames se mettront à bouger toutes seules, doucement. Je m'éloignerai du quai, les larmes sur mes joues couleront de *tes* yeux, à travers lesquels je verrai tout: le casino diminuant au lointain, les pins frisottant les collines au-dessus de la mer, la robe de ma bien-aimée. Le hibou se posera sur mon épaule, gonflé de colère, et je devrai tourner la tête pour qu'il m'arrache les

yeux de son bec acéré. Mort, je ne peux pas éviter la souffrance, ni toi le plaisir au cours de notre dernière étreinte.

Maintenant il faut que je laisse place au langage, à cette formidable machine qui me porte jusqu'à la mort dans une aventure sans but. Ne plus me distraire de cette logorrhée qui s'appelle littérature. Pas de mystère, seulement de la volonté pour que l'art naisse. Si je ne me discipline pas, le sens se défait, plus rien ne s'emboîte, mon ego et mon corps volent en morceaux. Quand je m'arrête, que l'action me précède, que je perds mes émotions à force de devoir les dominer, que je m'attache aux détails, à tout le *hardware*, je ne suis plus que la marionnette de mon inconsciente écriture. Faire un roman: affronter l'insupportable: la mort, le monde d'avant l'usinage des corps et des objets, la pensée d'avant les mots. Affronter tout cela en prenant le risque réel de refuser de s'arrêter de parler.